La lettre dans l'espace sociétal

Scénographies et implications pragmatiques

Inszenierung und pragmatische Implikationen der Briefe als

Gesellschaftsphänomen

The Letter in the societal space, scenographies and pragmatic implications

François-Charles Gaudard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/858>

DOI : 10.4000/ceg.858

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 30 mai 2016

Pagination : 47-68

ISBN : 979-10-320-0067-0

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

François-Charles Gaudard, « La lettre dans l'espace sociétal », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 70 | 2016, mis en ligne le 17 décembre 2017, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/858> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.858>

La lettre dans l'espace sociétal

Scénographies et implications pragmatiques

François-Charles GAUDARD

Université Toulouse Jean-Jaurès (Institut IRPALL – FED 4098)

[Das Briefschreiben] ist ja ein Verkehr mit Gespenstern und zwar nicht nur mit dem Gespenst des Adressaten, sondern auch mit dem eigenen Gespenst, das sich einem unter der Hand in dem Brief, den man schreibt, entwickelt oder gar in einer Folge von Briefen, wo ein Brief den andern erhärtet und sich auf ihn als Zeugen berufen kann. [...] Geschriebene Küsse kommen nicht an ihren Ort, sondern werden von den Gespenstern auf dem Wege ausgetrunken.
(Kafka, Brief an Milena, März 1922)

Si l'on se fie à la théorie des genres telle qu'elle nous a été léguée, le genre épistolaire est une évidence reprise par la plupart des traités et des dictionnaires de poétique et de rhétorique. La définition du genre littéraire est pourtant loin d'être simple, comme l'a montré Jean-Marie Schaeffer dans son livre *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*¹, même si, dans le cas de « la lettre », des contraintes formelles et même intentionnelles permettent de ranger sous la même étiquette des productions extrêmement diverses qui de fait ne cessent de réinventer le « genre » et les « modèles » qu'elles actualisent. Les constantes de « la lettre » relèvent tout autant de l'intentionnalité et de la thématique que de la rhétorique : en effet ses formules introductives et conclusives, la présentation de son objet et ses formulations conventionnelles constituent des traits communs, et, d'une manière générale, il est possible de s'accorder sur le fait que l'intention à l'œuvre dans l'épistolaire se définit comme un acte de discours spécifique : à un moment précis quelqu'un s'adresse à un autre par un texte, à des fins ponctuelles et en acceptant de se plier à des règles implicites et explicites. Mais dès l'instant où l'on s'efforce d'inscrire la lettre entre espace intime et sphère privée, les choses deviennent compliquées, que l'on se place dans une perspective diachronique ou synchronique.

1. Jean-Marie Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, éd. du Seuil, collection « Poétique », 1989.

D'une part, la conception des genres au XVIII^e siècle est loin de correspondre à l'héritage des théoriciens des XIX^e et XX^e siècles², et d'autre part, les champs lexicaux et sémantiques qui situent la lettre dans ses contextes sociaux sont sujets à de nombreuses variations. Sans compter que la notion de « philosophie », puisque traditionnellement le Siècle des Lumières est considéré comme le siècle des « Correspondances », est particulièrement fluide au XVIII^e siècle.

Les confusions et les approximations tiennent évidemment leur origine des usages sociaux et de leurs évolutions selon les époques et la diversité des espaces et des communautés concernés. L'histoire des variations étymologiques et lexicales est un révélateur particulièrement éloquent : ainsi la « lettre », du latin *littera* (« caractère, signe d'écriture, lettre de l'alphabet »), est-elle devenue le terme générique que nous connaissons aujourd'hui, au sens d'« écrit adressé à une personne absente », au prix d'une métonymie qui a fait passer l'emploi du pluriel du latin classique et de l'ancien français au singulier, et donc « l'esprit avant la lettre », cette opposition « sens littéral » vs « contenu, signification » nous venant vraisemblablement de la seconde « Épître aux Corinthiens », III, 6, de Saint Paul, dans laquelle il évoque « les ministres [...] non pas de la lettre, mais de l'esprit, car la lettre tue et l'esprit donne la vie ».

Mais avant le XVI^e siècle, la « lettre » est plus que fortement concurrencée par l'« épître », la « lettre missive », et sans doute dans une moindre proportion, par l'« envoi » et la « correspondance », un « courrier », de l'italien *corriere*, étant alors un « messager ». En fait le mot le plus utilisé au sens général de « lettre », dès les premiers textes et même encore aux XVI^e et XVII^e siècles, ne vient ni du singulier, ni du pluriel de *littera*, mais d'un emprunt au latin *epistula-epistola*, à partir du grec *epistolê* : il s'agit du mot « épître », dont les emplois sont clairement précisés dans les documents du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales³ et dans le *Dictionnaire étymologique de la Langue française* d'Oscar Bloch et Warner von Wartburg⁴. L'épître, ou épistole, si l'on préfère un terme vieilli et familier dont le synonyme populaire est « bafouille », que Paul Valéry n'hésite pas à utiliser dans sa correspondance avec André Gide, s'applique à trois catégories de « lettres », en plus de son emploi générique déjà signalé.

La première est celle d'une lettre missive, en prose, écrite par un auteur ancien. Ainsi, par exemple, les *Épîtres* de Cicéron. Par extension familière, l'épître peut correspondre à une lettre généralement longue. Ces « épîtres »

-
2. À partir de la *Poétique* d'Aristote et de la *République* de Platon, on pourra consulter : Dominique Combe, *Les genres littéraires*, Paris, Hachette, 1992 ; l'ouvrage collectif de Gérard Genette *et alii*, *Théorie des genres*, Paris, éd. du Seuil, 1986 ; G. Genette, *Introduction à l'architexte*, Paris, éd. du Seuil (coll. « Points »), 1979 ; Käte Hamburger, *Logique des genres littéraires*, Paris, éd. du Seuil, 1986 [1977] ; Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard (coll. « Tel »), 1978 ; Laurent Jenny, *Les genres littéraires*, « Méthodes et problèmes », Université de Genève, <http://www.unige.ch/lettres/genres>, 2003 [consulté le 25-01-2016] ; André Jolles, *Formes simples*, Paris, éd. du Seuil, 1972.
 3. Nous nous reportons au site : <http://www.cnrtl.fr/definition/%C3%A9p%C3%AAtre> [consulté le 10-01-2016].
 4. Oscar Bloch, *Werner von Wartburg, Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 1960 [3^e éd.].

peuvent être réunies en recueil. Confronté à la lettre dite familière, cet emploi littéraire s'est conservé, même si la longueur de l'épître varie et si son contenu, avec ses possibles modalisations didactiques, morales, sentencieuses, voire de reproches, et qui de surcroît peut être ennuyeux ou fastidieux, relève facilement de l'ironie. Il n'empêche qu'il continue à exister au-delà du XVII^e siècle, comme peuvent en témoigner les correspondances des écrivains des XIX^e et XX^e siècles, authentiques ou insérées dans un roman :

Dans ma dernière lettre, je vous disais que j'avais reçu une longue lettre de notre ami Thun, que cette épître arrivée par une voie détournée était remplie de choses confidentielles auxquelles je ne puis répondre par la poste sans compromettre mon correspondant, attendu que les conservateurs allemands ont l'habitude d'ouvrir les lettres⁵.

Dans *Les Misérables*, où le narrateur-auteur ne cesse de commenter les événements et les personnages qu'il « met en scène », on peut noter plusieurs occurrences d'« épître » pour « lettre ». Ainsi à la question de Thénard(ier) : « Est-ce que monsieur le baron n'a pas lu ma lettre ? », le narrateur répond : « Cela était à peu près vrai. Le fait est que le contenu de l'épître avait glissé sur Marius [...] »⁶. Il est vrai que cet emploi n'est probablement pas dénué d'ironie⁷, le narrateur ayant déjà commenté la lettre de Thénard(ier) au début du passage :

Une lettre peut, comme un homme, avoir mauvaise tournure. Gros papier, pli grossier, rien qu'à les voir, de certaines missives déplaisent. La lettre qu'avait apportée Basque était de cette espèce.

Est-il nécessaire de préciser encore que Victor Hugo a intitulé ce quatrième sous-chapitre : « Bouteille d'encre qui ne réussit qu'à blanchir » ?

L'exemple qui suit appartient au début du XX^e siècle :

Je lui ai écrit une assez longue épître, pour le prier de soutenir vivement ma cause⁸.

La deuxième est celle du « genre littéraire de l'épître en vers traitant de sujets variés, littéraires, moraux, religieux, etc., à la manière d'une lettre, avec éventuellement une pointe badine, satirique ou burlesque ». L'épître peut même prendre la forme de l'épigramme, en moins acerbe que la satire proprement dite. Ainsi en va-t-il des *Héroïdes* d'Ovide, des *Épîtres* d'Horace, de Marot, de Voiture et de Boileau. L'*Épître chagrine* de Scarron est un petit chef-d'œuvre de verve, d'esprit et de satire littéraire. Voltaire, qui imite son « cher Horace », ajoute à la familiarité et au charme de son écriture la malice qui lui est propre ; il écrit en vers aux rois de son temps, Catherine II de Russie, Frédéric II de Prusse et Gustave III de Suède, aux gens de lettres, à ses amis et même à ses ennemis, aux grandes dames et aux reines du théâtre, et aux morts, tels qu'Horace ou Boileau. Nombre de ses contemporains traitent l'épître en vers avec succès :

5. *Correspondance* d'Alexis de Tocqueville avec Henri Reeve et John Stuart Mill, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (coll. « NRF »), t. 6, 1954, ici lettre à Henry Reeve, p. 41.

6. Victor Hugo, *Les Misérables*, in *Œuvres complètes*, Carouge, Avenssola, 2013, p. 2036.

7. « Lettre, épître, missive » : peut-on parler, pour rester dans le ton, de valse des étiquettes ?

8. Lettre de Jacques Rivière à Alain Fournier, 1905, citée sur le site du CNRTL (note 3).

Sedaine, Boufflers, Piron, Delille, Chénier... Le « genre » a compté des maîtres en Angleterre, en Allemagne, où elle donne volontiers dans l'effusion lyrique, et, à un degré moindre, en Italie.

La troisième enfin, sans doute la plus représentée aujourd'hui, est celle d'un court traité philosophique ou religieux exposé sous forme épistolaire : l'épître prend alors la forme d'une conversation sur les aspects sociaux ou moraux de l'existence en l'absence de l'interlocuteur. C'est par spécialisation de sens, dans les domaines de l'exégèse et de la liturgie, et par métonymie, que l'épître s'est institutionnellement appliquée, dans le monde chrétien, d'une part aux « lettres missives en prose, écrites par un apôtre ou un père apostolique et destinées à une communauté chrétienne, ou parfois à un particulier⁹ », et d'autre part au côté droit des églises où se faisait la lecture de l'épître lors de la messe. Les plus connues sont les épîtres pauliniennes, écrites avant les Évangiles par Paul de Tarse, et classées ordinairement en quatre catégories : eschatologiques, communautaires, pastorales et de captivité. Elles s'adressent soit à des communautés (Corinthiens, Éphésiens, Romains, Thessaloniciens, etc.), soit à des personnes dont le nom est précisé : Philémon, Timothée, Tite, ce qui au demeurant n'implique pas nécessairement que le destinataire de la lettre soit unique. Quelle que soit la catégorie de l'épître, cette dernière peut être aussi et simplement dédicatoire, surtout si elle accompagne un colis, un cadeau ou une offrande.

L'épître, ou plus exactement l'« épistola », par dérivation populaire et savante, a fourni deux mots qui sont particulièrement attachés à la lettre : « épistolaire » (1542) et « épistolier » (1539), auxquels il faut ajouter le substantif « épistolarité », ainsi que le terme d'« épistolographe » lié à l'« épistolographie » qui est, si l'on résume les diverses définitions existantes, soit l'étude de l'écriture de lettres au travers des lettres privées ou publiques, soit l'art ou la pratique d'écrire des épîtres ou des lettres¹⁰, non sans de sérieuses ambiguïtés. Pour les spécialistes, les épistolographes et l'épistolographie renvoient à des recueils de lettres fictives propres à la littérature grecque ancienne et aux lettres apocryphes produites par les écoles de rhétorique à la même époque¹¹. Et dans l'Égypte ancienne, sous les Lagides (dynastie des Ptolémées), « Épistolographe » est un titre et une fonction convoités.

La trilogie « épistolier, épistolaire, épistolarité » retient particulièrement notre attention, parce qu'elle nous introduit directement dans les interférences entre la sphère publique et l'espace intime. Ainsi l'adjectif « épistolaire » peut-il s'appliquer à toute forme de correspondance par lettres ainsi qu'à la littérature et au style. On parle alors de l'art et du genre épistolaires, particulièrement illustrés

9. Définition proposée par le CNRTL (note 3).

10. Dans l'*Abrégé de l'Art épistolaire*, qui est daté de 1807 et dont il va être question plus loin, il est écrit : « Il y a peu d'Écoles qui n'aient une bibliothèque où se trouvent les meilleurs épistolographes, comme Cicéron, Pliny, Mesdames de Sévigné et de Maintenon, un choix de lettres de Voltaire, etc. C'est aux instituteurs à puiser dans ces sources fécondes ce qui convient aux élèves » (p. 90).

11. Celle que les hellénistes appellent la seconde sophistique.

en langue française par M^{me} de Sévigné et Voltaire, considérés par la plupart des dictionnaires de référence comme « nos meilleurs épistoliers ».

La marquise envoyait à sa fille, M^{me} de Grignan, deux à trois lettres par semaine, et cela pendant vingt-cinq années. Dès 1725, et encore en 1726, ces lettres donnèrent lieu à des éditions clandestines et partielles. Et de toute manière, certaines de ces lettres étaient connues du vivant de M^{me} de Sévigné, ne serait-ce que parce que certains privilégiés avaient la possibilité de les lire dans le cadre des modes de vie de la cour et des salons. La petite-fille de la marquise rassembla les lettres de sa grand-mère et proposa à un éditeur d'Aix-en Provence de les éditer : 614 lettres parurent entre 1734 et 1737, et 772 en 1754. Mais les lettres avaient été triées, sélectionnées et retravaillées, et bien des originaux ont été détruits.

Quant à Voltaire, on estime à 23 000 le nombre des lettres qu'il a produites, dont 21 000 ont à ce jour été éditées. Cette correspondance à la réputation quasiment universelle est indissociable du reste de l'œuvre, mais en deux siècles bien des choses ont changé. D'un siècle à l'autre, le terme de « correspondance », qui désigne une « relation par écrit entre deux personnes » – les « correspondants » –, dont il est possible de préciser qu'elle est « ponctuelle », « active », « régulière » ou « suivie », connaît une extension de sens considérable : la « correspondance » correspond à l'ensemble des lettres émises par tel ou tel individu ou instance. Bientôt, la « correspondance » et ses « correspondants » feront partie du monde des gazettes et des journaux, soit sous la forme d'une « chronique adressée à un journal par un correspondant », soit sous celle de la rubrique spécifique de périodiques où sont publiées des lettres et des communications diverses.

De 1753 à 1773, Friedrich Melchior Grimm, avec l'aide de ses amis M^{me} d'Épinay et Diderot, rédigea une *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, feuille manuscrite, augmentant de volume au fil des années, adressée aux souverains étrangers, et notamment à Catherine II de Russie. Cette *Correspondance* est plus qu'une chronique de la vie intellectuelle, culturelle et artistique parisienne¹². En 1747, l'abbé Raynal avait fondé les *Nouvelles littéraires*, dont il laissera la responsabilité à Grimm au bout de cinq années. Lorsque ce dernier prendra quelques distances avec la *Correspondance*, c'est Diderot qui à compter de 1769 en assumera en grande partie la direction. Ce périodique spécifique, livré à l'origine le 1^{er} et le 15 de chaque mois, puis théoriquement par la suite une fois par mois, était alimenté par les informations transmises par des correspondants choisis, souvent amis par ailleurs. L'emploi de correspondants rétribués se fera d'abord occasionnellement, avant de finir par se généraliser, pour donner à la presse ses correspondants professionnels, indépendants ou rattachés à une Agence chargée de diffuser leurs « dépêches ». La *Correspondance littéraire, philosophique et critique* fut diffusée jusqu'en 1790-1793 ; son dernier directeur fut Jacques Henri Meister. Elle reparut semble-t-il, pour quelques exemplaires, en 1812-1813. Dès les années vingt-

12. En 1774, Denis Diderot produira une *Lettre apologétique de l'abbé Raynal à Monsieur Grimm*.

trente du XIX^e siècle, cette *Correspondance* a été rassemblée et éditée, souvent partiellement, jusqu'à l'édition complète de Maurice Tourneux, qui comporte les *Nouvelles littéraires*, les livraisons de 1753 à 1773 sous la direction de Grimm (et en partie de Diderot) et enfin les livraisons du temps de Meister¹³. Faute d'archives conservées ou découvertes, nous ne possédons pas de liste exhaustive des abonnés de cette *Correspondance* privée¹⁴, même si son retentissement est allé bien au-delà des adresses respectives de ses destinataires¹⁵. Nous ne savons pas grand-chose de la manière dont cette *Correspondance* était acheminée. Une chose est sûre cependant, il fallait échapper à la censure, ce qui permit entre autres à Diderot de pouvoir rédiger et diffuser sans encombre ses *Salons*. Par ailleurs, les écrits de Goethe et de Schiller montrent qu'ils avaient lu, au moins pour partie, cette *Correspondance*.

Il est vrai que l'art épistolaire se développe beaucoup aux XVII^e et XVIII^e siècles et que les épistoliers et surtout les épistolières de talent sont de plus en plus nombreux, notamment dans le domaine de la lettre dite familière, i.e. « envoyée par une personne particulière à une autre personne particulière, voire à quelques privilégiés d'un cercle plus ou moins vaste ou restreint ».

La lettre s'inscrit dans la vie mondaine de son époque. Il se trouve qu'à la fin du XVI^e siècle et dans la première moitié du XVII^e, la noblesse française a vu un certain nombre de ses privilèges politiques et sociaux considérablement diminués, alors même que le pays traversait une assez grave crise financière. Si Vaugelas se préoccupe du « bon usage » de la langue, à l'oral comme à l'écrit¹⁶, les « bienséances » deviennent le lieu privilégié des « valeurs aristocratiques », et

13. Pour mémoire, paraît en 1831, à Paris, la *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot, depuis 1753 jusqu'en 1790*, avec les précisions suivantes : « Nouvelle édition, revue et mise dans un meilleur ordre avec des notes et des éclaircissements et où se trouvent rétablies pour la première fois les phrases supprimées par la censure impériale. À Paris, chez Furne, libraire, et Ladrangé, même état. »

14. Auteurs et destinataires se connaissaient à l'époque de Grimm et de Diderot, comme en témoignent les modes d'énonciation et le ton utilisé : ainsi le genre de la lettre était-il authentifié. Une diffusion confidentielle était par ailleurs un moyen sûr d'échapper à la censure.

15. Il existe une liste restreinte des destinataires : le duc et la duchesse de Saxe-Gotha, Louise-Ulrike de Prusse, sœur du roi Frédéric II de Prusse et reine de Suède, un des ducs de Saxe-Weimar-Eisenach, le roi de Pologne Auguste III (à moins qu'il ne s'agisse de Stanislas Leszczyński), le duc des Deux-Ponts, la princesse héréditaire de Hesse Darmstadt et son époux Georges, et la princesse de Nassau-Saarbrücken.

16. Titre exact de l'ouvrage de Vaugelas : *Remarques sur la langue française. Utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*. Vaugelas oppose l'« usage de la Cour et du Grand monde » à l'« usage bas et populaire ». Dès le XVII^e siècle, Ménage et quelques autres ont jugé les prescriptions de Vaugelas abusives. Cette notion de « bon usage », au sens de ce qu'il convient de faire et de ne pas faire dès lors qu'il s'agit de parler ou d'écrire, renvoie à une conception de la grammaire que les linguistes modernes récuse. Mais la notion du « bon usage » reste prégnante dans la mesure où elle appartient à notre formation et à notre histoire communes, et reste donc liée à la courtoisie, à la politesse, et à la bienséance, bref à la civilité, tout un chacun cherchant d'une manière ou d'une autre à montrer aux yeux d'autrui qu'il est qualifiable de quelqu'un de bien. Et de fait, dans cette mondanité qui peut faire sourire se jouent des enjeux d'identité et de reconnaissance. La grammaire de Maurice Grevisse, qui date de 1936, et ne cesse d'être constamment rééditée et mise à jour, a pour titre *Le Bon Usage*. Ses notices historiques sont de premier ordre.

la lettre permet à la noblesse de retrouver une forme relative de liberté, dans un mélange soigneusement dosé de badinage et de naturel associés à une certaine familiarité et au divertissement. L'art épistolaire devient cette « causerie la plume à la main » tant appréciée des élites. On ne saurait oublier que pour entrer en correspondance « la plume à la main », un minimum culturel est requis : savoir lire et écrire ; et la loi Jules Ferry qui rend l'enseignement obligatoire pour tous les enfants a été promulguée le 28 mars 1882 !

Les Misérables de Victor Hugo nous montrent une Fantine qui parvient à signer de son nom, mais a recours à un écrivain public pour répondre aux lettres de Thénardier, qui ne cesse de lui réclamer de l'argent pour l'entretien de Cosette. En fait, ces lettres de réclamation continuelle et leurs réponses, accompagnées de sommes d'argent, s'inscrivent, non point du côté de la lettre familière, telle qu'elle est définie dans le domaine littéraire, mais dans les échanges de courrier liés aux nécessités et aux circonstances de la vie quotidienne dans tous ses aspects, individuels et collectifs, qu'il s'agisse des affaires privées, qui ne relèvent pas toutes de l'intime, loin s'en faut, ou de celles qui sont attachées à la vie professionnelle et à l'organisation institutionnelle des cadres collectifs qui régissent tout espace social¹⁷.

Les dictionnaires de référence (Larousse, Robert, etc.) et autres encyclopédies comportent à l'entrée « lettre » une rubrique qui définit le mot « en parlant de lettres officielles, administratives, d'actes expédiés au nom d'une autorité, d'une communauté... » et propose quelques domaines représentatifs de ce type d'échanges épistolaires : la diplomatie ancienne et moderne (lettres et dépêches), l'administration (dont les différents secteurs pourraient être déclinés avec leurs innombrables variantes selon les régimes politiques qui les régissent), l'administration ecclésiastique aussi (avec ses lettres « apostolique, pastorale, épiscopale, papale, encyclique, etc. »), le commerce (avec ses lettres d'avis et de voiture), la banque (avec notamment ses lettres de crédit, de change), la justice, les impôts, etc. Et il serait facile de dresser un inventaire à la Prévert, si l'on était tenté d'établir une liste exhaustive et classée de tous les « genres et espèces¹⁸ » de lettres qui peuvent être considérés dans les espaces public, privé et intime. Dans l'*Abrégé de l'Art épistolaire, extrait des Auteurs qui ont le mieux écrit sur cette partie*, qui précède le *Petit dictionnaire des locutions vicieuses corrigées d'après l'Académie*¹⁹, paru à Paris chez l'éditeur Renouard en 1807, l'auteur affirme, tout comme ses prédécesseurs : « on peut compter autant d'espèces de lettres qu'il y a de genres de discours ou de styles différents²⁰ ».

17. Dans le cadre du poème épique en prose des *Misérables*, les lettres ont en quelque sorte deux auteurs : le personnage censé avoir écrit « la lettre » (envoi ou réponse) et l'auteur des *Misérables* ; dans le jeu de cette double énonciation, qui a pour fonction de participer au faire croire vrai de la lettre et à la logique narrative, il y a place pour la complicité avec le lecteur, sous forme de distance, de commentaire, d'humour ou d'ironie.

18. Allusion aux *Catégories* d'Aristote, œuvre fondamentale placée en tête de son *Organon*, i.e. l'ensemble de ses traités de logique.

19. Paris, Renouard / Michel / Allais, 1807.

20. Il ajoute également : « Le style simple et naturel est le plus difficile à posséder. »

Dans cet *Abrégé*, les « espèces de lettres » se répartissent en lettres d'affaires, de remerciement²¹, de recommandation, de félicitations, de condoléances, de reproches, descriptives, de conseils, d'excuses, de commerce et anonymes, et sont classées en deux « catégories » : les lettres dites « philosophiques », celles où l'on traite d'une manière libre quelques sujets littéraires, et les autres, que l'on nomme familières et qui ne sont qu'une espèce de conversation entre absents, *absentium mutuus sermo*.

Dans cette dernière catégorie, nous retrouvons une grande partie de la liste précédente. Nous pourrions évidemment compléter ce petit inventaire, pour mémoire et pêle-mêle, avec les lettres d'amour, de déclaration, d'anoblissement, de cachet, de créance, d'abolition, de grâce, de naturalisation, de maîtrise ou lettres patentes, de remontrances, de motivation, de réclamation, de sollicitation, de service, circulaire, recommandée, chiffrée, etc., auxquelles il faudrait sans doute ajouter l'utilisation des cartes et autres cartons, voire les « lettres de devoir » que Marius, dans *Les Misérables*, écrit à son père sous la dictée de sa tante « et qu'on eût dit copiées dans quelque formulaire ».

En définitive, la lettre est présente partout, et depuis la haute Antiquité, parce qu'elle est une des bases importantes de la régulation des échanges humains, quels qu'ils soient ; et pour ce qui est des relations entre l'espace intime et la sphère publique dans ces échanges, non seulement elles interfèrent, mais leur histoire est interactive.

Toute lettre a une motivation principale et spécifique, ponctuelle et conjoncturelle, qui est d'ordre pragmatique ; quel que soit son objet, elle possède une efficacité sémiotique propre, qui peut d'ailleurs être variable selon la maîtrise de son scripteur, concernant non seulement le contenu de la lettre, mais aussi les conventions de forme et de civilité qui la régissent. Pour que la lettre ait une pleine efficacité, il est nécessaire qu'elle actualise, soit le modèle de référence dans lequel elle s'inscrit, soit un modèle qui sera personnalisé pour rendre la relation épistolaire plus forte, et peut-être plus intime. Mais, à part les lettres pour lesquelles on trouve des modèles disponibles qu'il suffit de recopier en changeant nom, adresse et signature, il est fort rare qu'une lettre ne comporte pas de marques personnelles, qu'il s'agisse de la forme de l'expression ou de la forme du contenu, ou des modalités énonciatives. Toute lettre manuscrite affiche, dès l'indication de l'adresse, la spécificité matérielle d'une écriture, que le destinataire peut éventuellement reconnaître d'emblée : l'effet pragmatique peut être immédiat : plaisir, attente comblée, désappointement, contrariété, etc. Selon les contextes et selon les conditions matérielles d'acheminement des épîtres, courriers, correspondances et autres lettres missives, des usages se sont établis, qui sont devenus conventionnels, au point de constituer une sorte de vade-mecum.

21. Orthographe d'origine respectée.

L'histoire des transmissions a joué un rôle certain dans la constitution de ce que d'aucuns considèrent comme des règles d'écriture. Les variations de sens d'un certain nombre de mots relevant de la « correspondance » attestent cette influence : le terme « missive » est à l'origine un adjectif féminin obligatoirement attaché au mot « lettre », la « lettre missive » étant « une lettre destinée à être envoyée immédiatement » par « courrier », le « courrier » étant à l'origine « un porteur de dépêche » – cette dernière étant une « communication officielle ou privée transmise par voie rapide ». « Dépêcher un courrier » consiste à « envoyer quelqu'un en hâte pour porter un message ».

L'organisation de ce qu'on appelle aujourd'hui « la poste » se fait peu à peu, avec la création par Louis XI en 1477 des relais de poste, distants de 28 kilomètres, soit sept lieues. Les « bottes de sept lieues » sont au XVII^e siècle les bottes utilisées par les postillons. Charles Perrault les immortalisera dans ses *Contes*. Les chevaucheurs de Louis XI ne sont autorisés à transporter que la correspondance du roi. En 1576 sont créés les « Offices » de messagers royaux, qui dès lors concurrencent les messagers de l'Université, qui dominent le commerce épistolaire depuis le XIII^e siècle et sont autorisés à prendre les messages particuliers. L'ouverture du premier bureau de poste et sans doute des premiers distributeurs s'est faite à la fin du XVI^e siècle. Au XVII^e siècle, le royaume de France compte 623 relais de poste. Le « courrier » est à cette époque « celui qui précédait les voitures de poste pour préparer les relais » et devient ensuite « le préposé qui portait les lettres en malle-poste ». Puis il sera associé à son moyen de transport – « courrier par mer, par avion... » –, avant de désigner « l'ensemble des lettres, dépêches et journaux » transportés ou distribués.

Si l'on regarde l'histoire de la poste, un papyrus égyptien datant de l'an 255 av. J.-C. fait état d'un service postal officiel uniquement destiné au pharaon et à son ministre des Finances. Les « courriers » allaient à pied et leurs déplacements étaient si dangereux que nombre d'entre eux léguaient leurs biens à leurs enfants avant de partir. Au XIII^e siècle, les Mongols s'inspirent du modèle chinois pour créer un important réseau de communication dans leur Empire et mettre en place un service postal comportant des dizaines de milliers de personnes et plus de 200 000 chevaux. En 1227, à la mort de Gengis Khan, l'Empire mongol s'étend du Pacifique à la mer Caspienne ; il est traversé de grandes routes commerciales, très bien organisé et très sûr, à condition de respecter la législation mise en place par l'empereur. Le service du courrier, le « Yam », donnera ses principes au « Pony Express » américain.

De fait, même si le système postal de Louis XI servira souvent de modèle en Europe, la « poste européenne » commence à se développer dès le XI^e siècle et le nom des Tassi lui est attaché. Le patriarche de cette éminente famille s'appelait Omedeo Tasso, considéré comme le fondateur en Italie d'un des premiers services de courriers à cheval possédant une banque propre, et reliant Milan, Venise et Rome. Les descendants de cette illustre famille²² occupèrent lors des siècles

22. Dans laquelle on compte également plusieurs écrivains et poètes, dont le poète baroque espagnol Don Juan de Tassis y Peralta, plus connu sous le nom de Comte de Villamediana, et surtout le

suivants des postes importants non seulement à Rome, mais dans le Saint-Empire Romain Germanique, en France, en Espagne et en Prusse, ce qui leur permit de développer l'œuvre de leur aïeul. Encore faut-il pour s'y retrouver suivre les évolutions du nom familial selon les lieux (géographiques, politiques et linguistiques) où se fixent ses représentants. À la fin du XV^e siècle, leur nom est francisé et devient Tassis, puis par la suite « de Tassis ».

Francesco Tasso, en français François de Tassis et Franz I. von Taxis en allemand, fut maître général des postes des Habsbourg et ministre des postes (1504) pour l'Espagne sous Philippe I^{er} de Castille ; son frère, Ruggero de Tassis, fut nommé conseiller d'État à la cour de Frédéric III, puis grand veneur de l'empereur Maximilien I^{er}, qui, en 1512, anoblit la famille, qui devint Taxis ou von Taxis.

François de Tassis a installé l'usage des postes dans le Tyrol. En 1519, Jean-Baptiste de Tassis fondera, au nom de l'empereur Maximilien, avec ses oncles François et Jeannetto de Tassis, ce que l'on peut considérer comme la future Reichspost. Le fils de François étant entré dans les ordres, c'est son neveu, Jean-Baptiste de Tassis (von Taxis), qui lui succède comme maître des postes de l'empire de Charles Quint, qui, dès 1520, le confirme comme « chef et maître général de nos postes par tous nos royaumes, pays et seigneuries ». Jean-Baptiste eut onze enfants légitimes et deux enfants hors mariage. Il les installa tous à des postes-clefs dans des villes stratégiques, dans le but d'établir un maillage postal dans toute l'Europe. Ses fils illégitimes furent tous deux « maîtres généraux des postes », l'un à Rome, l'autre à Anvers. Un fils de Ruggero de Tassis, David, fut « maître général des postes entre Vienne et Bruxelles », et de sa lignée sont issus des « maîtres généraux des postes » de Venise. Au XVII^e siècle, le comte Lamoral III de Tassis revendique une filiation avec une famille italienne du nom « della Torre ». Dès lors, les « de Tassis » ou « von Taxis » peuvent s'appeler les « de la Tour et Tassis » ou « von Thurn und Taxis ». Sous l'appellation « Thurn und Taxis », leur famille a régné pendant plus de quatre cents ans sur le monde européen de la poste, à une réserve près, la France, durant les vingt-cinq années où les relations entre Charles Quint et François I^{er} furent particulièrement houleuses.

L'organisation et le développement des services postaux conditionnent bien évidemment les envois et les réceptions des « épîtres, missives, et autres lettres », non seulement dans leur matérialité de base (et ce en laissant de côté tout ce qui concerne les plis, cachets, enveloppes, tarifs et affranchissements), mais également dans leur organisation et leurs modalités d'écriture. Plus les conditions matérielles des services postaux sont organisées à partir de règles et d'engagements stricts, plus les échanges épistolaires eux-mêmes ont tendance à se développer et à se normaliser ; on envoie d'autant plus facilement un message à quelqu'un quand on est sûr du lieu où il lui parviendra et dans quel délai. Et l'on voit bien que l'organisation de ces services, du XV^e au XVII^e siècle, a contribué

au développement de l'épistolarité sous toutes ses formes. En fait, plusieurs paramètres interagissent : celui des services postaux, celui de l'instruction requise pour lire et écrire une lettre, celui de la motivation précise de l'envoi, et celui du contexte socio-historique qui participe à l'importance des correspondances.

Ainsi s'établit un double paradoxe. D'une part celui de constantes formelles, conseillées, recommandées et même exigées, au point qu'il faille avoir recours à des professionnels de l'écriture (dont les écrivains publics) et chercher souvent les modèles susceptibles de convenir à la situation et à la stratégie d'écriture de la lettre, sans compter que la disposition typographique a son importance, tout autant que les modes énonciatifs de l'adresse et les formules de présentation et de conclusion – associés cependant à une grande possibilité de variations sémantiques, syntaxiques, stylistiques et tonales –, ainsi que de la manière d'entrer en contact avec une interlocutrice ou un interlocuteur absent, mais dont la présence est partiellement et nécessairement reconstruite par l'écriture : on écrit à l'autre, en partie comme l'on s'écrit à soi-même, et en partie comme si cet autre était présent, avec le souci de lui plaire et de répondre à ses attentes, en fonction de l'idée et des représentations que l'on s'en fait. Selon l'espèce de la lettre, sa spécificité, son objet ou son sujet, ses qualités ou ses défauts, l'effet de réel et le réel peuvent être bien différents. Ainsi Victor Hugo utilise-t-il volontiers dans *Les Misérables* les termes d'épître, de missive et de lettre, dans une apparente relation de synonymie. Il faut être un lecteur particulièrement attentif pour repérer que l'emploi d'« épître » peut être ou biblique, ou philosophique, ou tout simplement humoristique, péjoratif ou ironique. L'emploi de « lettre » est à l'évidence plus fréquent et générique, même si une lettre peut avoir « mauvaise tournure » à tous points de vue. L'emploi de « missive » s'inscrit dans ce paradoxe. Le souci juridique des services postaux de définir les droits et les devoirs des services et des utilisateurs a conduit à conserver l'expression lexicalisée de « lettre missive », qui en terme de droit se définit comme « tout écrit qu'une personne envoie à une autre pour s'entretenir avec elle, lui communiquer sa pensée, et qui est confié à un particulier ou aux PTT » (aujourd'hui « La Poste » ou même « La banque postale »). Les lettres missives sont ainsi délimitées : « lettres, cartes postales, cartes télégrammes, télégrammes ». Le format de ces « lettres missives » n'étant pas identique, il participe directement à leurs possibles énoncés et modes d'énonciation. L'emploi de « missive » comme substantif féminin doit-il s'appliquer comme référence à l'étymologie, qui suggère un envoi par porteur, et donc un message important, ou comme synonyme de « lettre », dont la modalité énonciative implicite est celle de l'ironie ? Selon le point de vue de Thénard(ier), celui de Marius, celui du narrateur, qui généralise dans son commentaire concernant les « lettres », et celui du lecteur, il y a une réelle marge interprétative.

Et d'autre part, celui de faire croire à l'auteur comme au destinataire de la lettre que ce qui est écrit ne peut relever de la fiction puisque le dialogue est simplement différé par l'espace et le temps, tout en gardant sa réalité et sa pertinence conversationnelles. Or si le contenu (récit, informations, etc.) de l'envoi ne peut être assimilé directement à du fictif, les destinataires affichés ne

sont pas forcément ceux à qui l'on s'adresse et peuvent être totalement étrangers au réel. Mais le formatage épistolaire crée une forme implicite d'authenticité, qui peut être partiellement ou totalement factice. Une correspondance suivie, même entre des interlocuteurs fictifs, peut ainsi contribuer à accréditer la vérité de ce qui est dit par écrit. Cela peut aussi permettre à l'auteur de cette pseudo-correspondance d'échapper à la censure et à d'éventuelles poursuites. Certaines lettres pouvaient avoir en guise de réponse externe et directe une lettre de cachet. Ainsi Montesquieu, prudent, publia-t-il, en 1721, à Amsterdam et de manière anonyme, ses *Lettres persanes*. En 1749, Diderot fut emprisonné à Vincennes pour sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*. D'une manière générale, sous l'Ancien Régime, la lettre et le roman par lettres peuvent constituer des procédés littéraires de la critique et de la satire destinés à protéger leurs auteurs.

Les liens entre histoire, régime politique, contexte socio-culturel et épistolarité dans les sens de référence actuels, soit d'étude de correspondance – par exemple les *Lettres à Sophie Volland* de Diderot –, soit de « tous les mécanismes utilisés dans la rédaction d'une œuvre du genre épistolaire, c'est-à-dire composé de lettres échangées entre plusieurs narrateurs²³ », n'ont jamais cessé d'exister et gardent une réelle importance aujourd'hui, à des degrés divers, selon les « lieux ».

Deux autres faits historiques ont directement influé sur l'épistolarité : une lettre envoyée n'atteignait pas nécessairement son destinataire, pour cause de perte ou de vol ou de détournement, et le développement des Salons, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ont fait que les lettres ont pu avoir plusieurs destinataires et même parfois des destinataires imprévus. Le procédé de la lettre, ou même de la fausse lettre, qui donne à tel ou tel personnage des informations, vraies ou fausses d'ailleurs, dont il ne devrait pas disposer, a été fréquemment utilisé par les auteurs de romans, notamment dans les romans feuilletons ; ces informations étant aussi destinées au lecteur. Ainsi en est-il de la lettre de M^{me} de Thémises dans *La Princesse de Clèves*, et l'on se souviendra ici que M^{me} de La Fayette fréquentait, comme son amie M^{me} de Sévigné, le cercle littéraire de Madeleine de Scudéry, dont elle admirait les œuvres.

Par ailleurs, le courrier était souvent ouvert et lu sans vergogne, et l'on se souvient du ou des fameux « cabinets noirs » œuvrant dans toute l'Europe jusqu'à la réforme postale du XIX^e siècle qui instaura le port payé d'avance, le timbre-poste et le principe du secret de la correspondance. Un « cabinet noir » est un service de renseignement chargé de l'inquisition postale et de cryptographie pour le compte des gouvernants : l'interception de nombreuses lettres leur permettait de repérer et censurer les opposants politiques et de s'informer des courriers diplomatiques et militaires. En France, ce service, instauré par Richelieu, devenu sous Louis XV le « Cabinet du secret des Postes », fonctionna jusqu'à la fin du Second Empire, malgré l'article 32 du Code pénal de 1791 interdisant l'ouverture du courrier et condamnant l'auteur de ce crime à une « peine de dégradation civique », voire à

23. Définition ordinaire des dictionnaires contemporains ; la terminologie récurrente est ici simplement signalée par des guillemets.

deux ans d'emprisonnement, et malgré la création du « monopole postal » censé protéger les usagers. La censure, quelles qu'en soient les raisons, « bonnes » ou « mauvaises », justifiées ou injustifiées, officiellement ou non, n'a jamais cessé d'être pratiquée, notamment en période de crise ou de guerre. Nombre d'épistoliers et d'épistolières eurent recours à des procédés stylistiques pour lui échapper ou la contourner (destinataires fictifs, dépaysement des correspondants, pratique de l'allusion et de l'ambiguïté, langage codé, utilisation des acrostiches, etc.). La *Correspondance secrète* dite « de Metra », dont les matériaux viennent de Paris, est un hebdomadaire clandestin imprimé, édité par Louis-François Metra, à Neuwied du 2 janvier 1775 au 7 mars 1793, sous la forme d'une lettre adressée à un lecteur étranger. Le stratagème de la lettre « ouverte » à un lecteur fictif imprimée et éditée, notamment dans les journaux, sera de plus en plus utilisé. La lettre ouverte s'adresse aux lecteurs sous le couvert d'un destinataire nommé, personne publique le plus souvent, et dans ce cas, anonyme, voire apocryphe, elle peut être diffusée, ou éditée éventuellement à l'étranger.

Nous avons évoqué les causes et les manifestations du développement de la correspondance au XVIII^e siècle, et particulièrement au XVIII^e dans l'Europe qui s'ouvre aux Lumières et à leurs philosophies. Les aristocrates du monde européen pratiquaient volontiers ce que l'on appelait le Grand Tour ou *Kavalierstour*, i.e. un tour d'Europe à but éducatif, pédagogique, culturel et social, donnant lieu à de nombreuses lettres issues de ces voyages. La Révolution française va bouleverser ces habitudes et attirer de nombreux étrangers à Paris, ainsi que des provinciaux, curieux de voir et de comprendre ce qui se passe. Ces provinciaux et ces étrangers vont faire part de leurs impressions et de leurs sentiments, voire parfois de leur incompréhension et de leur dégoût, à leurs proches et à leurs amis. Leurs correspondances, qu'on appelle volontiers « les lettres de Paris », portent témoignage d'un temps et d'un espace nouveaux, qui débordent la sphère privée pour s'inscrire dans le champ du politique et de l'instant. Leurs courriers relèvent d'une écriture fondée sur l'actualité immédiate, préfigurant l'écriture daguerréotypique de ces feuilletonistes de la ville que sont Heine et Baudelaire, par exemple.

Par ailleurs, à la fin du XVIII^e siècle, les progrès techniques et industriels élargissent considérablement l'espace européen en accélérant toutes les formes de communication : Goethe parle d'« époque vélocifère » et Mathilda von Meysenburg, quant à elle, d'« entreprise-vapeur ». Peu à peu, et le Salon²⁴ de M^{me} de Staël en témoigne, une dynamique interculturelle s'empare de toute l'Europe, qui multiplie les échanges par lettres, où il peut être question de tout :

24. L'histoire des idées et de la littérature utilise plutôt l'appellation « groupe de Coppet », même si, selon l'expression de Louis Jaume qui s'est intéressé de près à la vie de M^{me} de Staël et aux nombreux échanges intellectuels qu'elle suscitait et entretenait avec de nombreuses personnalités venant de divers horizons, qu'il s'agisse de pensée ou de géographie, le salon de M^{me} de Staël « est partout où elle se trouve » (Simone Balayé, « Âme et unité du Groupe de Coppet », in Lucien Jaume (dir.), *Coppet, creuset de l'esprit libéral*, Paris, Economica / Aix-en-Provence, Presses universitaires, 2000, p. 15).

Salons de peinture, livres, journaux, collections, réceptions, cérémonies, fêtes et autres événements mondains, et surtout philosophie, société et politique. Si Voltaire dans les dernières années de sa vie (il meurt en 1778) est à Ferney « l'aubergiste de l'Europe », la lettre est devenue à la fin du XVIII^e siècle la forme dominante de l'écriture : les correspondances se sont multipliées et continueront à progresser, et le roman épistolaire est largement pratiqué par les écrivains. Citons pour mémoire *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Rousseau, *Les Souffrances du jeune Werther* de Goethe, *Clarisse Harlowe* de Richardson et *Mémoires de deux jeunes mariés* de Balzac. Le célèbre *Lys dans la vallée* est également un roman par lettres : celle englobante de Félix de Vandenesse à Natalie de Manerville, celle de M^{me} de Mortsauuf jointe à celle de Félix, et la réponse de Natalie de Manerville à ce courrier de M^{me} de Mortsauuf. Dans le roman épistolaire, le récit se construit non par la voix d'un narrateur, mais par le jeu d'une ou de plusieurs correspondances données pour vraies au lecteur, en prise directe sur les mots et les pensées avouées des personnages. L'effet de réel est assuré par cette stratégie énonciative, qui peut faire appel à l'imagination par le jeu d'éventuelles lacunes. La pratique du roman épistolaire n'est pas sans difficultés formelles et l'impression d'authenticité procède aussi du voyeurisme. Peut-être est-ce la raison pour laquelle cette forme de roman est aujourd'hui étiolée.

Fin XVIII^e et jusqu'au début du XX^e siècle, l'épistolarité investit toutes les avenues du discours et ne peut se définir ni par un genre, ni par une thématique, ni même par un modèle discursif. Elle est une forme polyphonique de la narration/description, qui défie le système des genres et permet aux philosophes et aux écrivains de revisiter les cadres traditionnels de la pensée. Une intelligentsia européenne se développe, la voix des femmes se fait de plus en plus entendre, y compris dans le champ social et politique, et les échanges épistolaires sont le lieu privilégié de multiples débats. Les formes de la communication ont changé « de rythme, de sens et même de nature » durant cette période²⁵. Les lettres échangées nous donnent de précieuses indications sur la mobilité des individus et les connexions manuscrites dessinent une cartographie européenne. Dans *Rome, Naples et Florence en 1817*, Stendhal évoque l'extraordinaire effervescence intellectuelle, culturelle, politique, philosophique et sociale qui réunit durant une quinzaine d'années d'éminentes personnalités de toute l'Europe, penseurs, poètes, hommes d'État, artistes, autour de M^{me} de Staël. Le littérateur et philosophe suisse Charles Victor de Bonstetten écrira à la poétesse germano-danoise : « Il se dépense à Coppet plus d'esprit en un jour que dans maints pays en un an ». Il y eut jusqu'à six cents personnes sur la rive droite du lac Léman, ce qui a fait dire à Stendhal qu'il s'agissait de véritables « États généraux de l'opinion européenne ».

Parler de l'Europe des lettres, à la fin du XIX^e siècle, c'est rendre hommage à l'épistolaire, en train de s'imposer comme seul capable de nier la rupture et de créer, en dépit de la distance, le lien culturel, social ou humain, au moment

25. Marie-Claire Hook-Demarle, *L'Europe des lettres. Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 31.

où celui-ci tend à céder au minimalisme des échanges. Et l'on songe ici, entre autres, aux lettres ouvertes de Bettina von Arnim à Frédéric-Guillaume IV de Prusse, aux *Lettres à un mort* de Bertha von Suttner, qui dès 1905 prédit l'avènement de la Première Guerre mondiale et s'engage en faveur de la paix, en écho aux correspondances de Stefan Zweig et Romain Rolland. L'on songe encore au *J'accuse !* de Zola et au *Déserteur* de Boris Vian, dont la scénographie est remarquablement efficace.

Écrite sous forme de poème versifié en hexasyllabes, la lettre est adressée au Président de la République par un homme qui vient de recevoir « ses papiers militaires / Pour partir à la guerre / Avant mercredi soir ». Sa lettre est celle d'un homme simple, comme l'attestent les tournures langagières qu'il utilise : « C'est pas pour vous fâcher / Il faut que je vous dise / Ma décision est prise / Je m'en vais déserteur ». Sa décision est motivée : « Je ne suis pas sur terre / Pour tuer des pauvres gens », et légitimée par le recours à l'histoire dans une opposition entre présent, passé et futur : « Depuis que je suis né / J'ai vu mourir mon père / [...] / On m'a volé mon âme / Et tout mon cher passé / [...] / Demain de bon matin / [...] / J'irai sur les chemins / [...] / Et je dirai aux gens / Refusez d'obéir / Refusez de la faire / N'allez pas à la guerre / [...] ». Sa désertion est une décision réfléchie et assumée dans ses conséquences les plus négatives : « Si vous me poursuivez / Prévenez vos gendarmes / Que je n'aurai pas d'arme / Et qu'ils pourront tirer ».

Le texte joue en fait sur trois niveaux d'énonciation : celui conventionnel du modèle de la lettre adressée à une haute personnalité, avec quelques formules d'usage marquant la distance entre le destinataire et le destinataire auquel elle est adressée ; « Monsieur le Président / Je vous fais une lettre / Que vous lirez peut-être / Si vous avez le temps ». À la fin de la lettre se retrouve le rappel habituel du destinataire (« Monsieur le Président ») auquel on s'adresse, même si la formule de politesse est ici détournée. Le deuxième niveau est celui d'un acte de parole performatif : le refus de faire la guerre est un refus argumenté de la militarisation au profit du militantisme pour la paix qui détermine un changement de vie : le « déserteur » refuse de verser son sang à la guerre mais accepte le sacrifice de sa vie pour la paix. L'énonciation est celle d'un appel militant actif pour la paix, dont le personnage du déserteur est le porte-parole et le représentant. La lettre est ouverte, et l'énonciation choisie est donc celle de la poésie versifiée, qui utilise habilement le vers traditionnel de la chanson populaire. La lettre est à la fois privée (l'effet d'authenticité est assuré par la première personne et par les registres stylistiques de la simplicité et de la gravité) et publique (porte-parole et appel au militantisme actif pour la paix). La diffusion de cette lettre ouverte est liée à un troisième niveau d'énonciation, celui de la chanson.

En définitive, dès que l'on prétend s'intéresser au genre dit épistolaire, les repères académiques ne servent guère à clarifier les choses : l'épistolarité concerne toutes les formes de discours susceptibles d'être actualisées, qu'elles relèvent des conventions institutionnelles, de la sphère publique et mondaine, ou de l'espace privé ou intime. Les seules marques susceptibles de légitimer le genre épistolaire sont externes : graphiques, d'usage, conventionnelles, requérant

de l'expéditeur et du ou des destinataire(s) un partage de culture assurant la validation de la lettre.

L'histoire de l'Europe, de la Renaissance au ^{XX}^e siècle montre de grands bouleversements dont nous avons étudié les incidences sur l'épistolarité, en soulignant l'importance de la diffusion des idées de la Philosophie des Lumières et celle des situations politiques révolutionnaire, postrévolutionnaire et même postnapoléonienne, et sans oublier les interactions entre les conditions matérielles et conjoncturelles des communications et des systèmes de transmission du courrier liés aux progrès de leur organisation ainsi qu'à l'évolution des moyens de transport, et les représentations et formatages des lettres elles-mêmes à disposition des éventuels épistoliers et épistoliers. Par ailleurs, dans la vie mondaine des ^{XVII}^e et ^{XVIII}^e siècles centrée sur les royaumes et les États, la place du privé et de l'intime proprement dit n'occupe qu'assez peu de place. L'intime et le familial, même si l'on parle aisément de lettres familières, ne peuvent tenir que peu de place, pour des raisons de pudeur ou de bienséance et surtout de vie sociale. Dans la France de l'époque, par exemple, Versailles, la Cour et la Ville fournissent aux lettres l'essentiel de leurs sujets et si la lettre littéraire est en vogue, c'est qu'elle s'inscrit dans le désir de paraître, d'être apprécié et de mériter des louanges pour la qualité du style et la profondeur des réflexions. Et l'avènement des gazettes incite à la diffusion des informations littéraires, artistiques et scientifiques tout autant qu'à celle des polémiques et des échos, dans la limite du raisonnable et de l'honnête bien entendu.

Par ailleurs, la conception de l'intimité ne saurait se confondre avec celle qui est la nôtre aujourd'hui. La littérature contemporaine s'intéresse de près aux lettres et correspondances intimes, lettres de jeunes filles, lettres de soldats (particulièrement celles des poilus de la Première Guerre mondiale), lettres s'inscrivant dans les « vies minuscules ». Mais le phénomène est récent : ce qui relevait véritablement de l'intime est le plus souvent resté dans une véritable intimité, sauf si cela touche à des conditions de vie référant aux soins et à l'entretien du corps, parce que les choses ont fortement évolué et concernent tout un chacun, avec les écarts et la variété que peuvent induire les différences des conditions sociales. On pourrait penser que les lettres galantes méritent une place à part. Et, effectivement, des correspondances amoureuses, voire érotiques, ont été publiées avec succès : Apollinaire et Lou, Henry Miller et Anaïs Nin, par exemple, mais si l'on se réfère aux siècles précédents, notamment aux ^{XVII}^e et ^{XVIII}^e siècles, il est difficile de faire la part entre l'intime et le mondain, tant le jeu de la séduction prend de temps et de place. Les correspondances secrètes existent, sans être obligatoirement galantes et sans pour autant relever nécessairement de la sphère intime. En revanche, privé et public sont souvent mêlés, ne serait-ce qu'en fonction des liens qui unissent les correspondants au-delà des motivations spécifiques des courriers : liens d'amitiés, de connivence, de parenté, de complicité, communauté de pensée, divergences d'idées, etc., et il peut être intéressant de voir comment dans telle ou telle correspondance suivie ces liens se manifestent, se développent, se renforcent ou s'enveniment. Par

ailleurs, le dédoublement des sujets dans l'écriture d'une lettre rend les choses complexes : quand j'écris une lettre, « je est un autre », selon la formule de Rimbaud, cet autre que je veux ou voudrais être à mes propres yeux et à ceux de mon destinataire, image de moi valorisante et que, peut-être sans le savoir, j'attends valorisée dans le retour de mon destinataire. Et l'idée que je me fais de ce destinataire, à qui j'écris en fonction de ce que je sais de lui, de ce que je ressens pour lui et de ce que je pense de lui, obéit vraisemblablement au même décalage. Si authentique que soit matériellement ma lettre, elle ne s'inscrit pas nécessairement du côté de la réalité et de la vérité...

Il est vrai qu'à partir de 1789, le statut du sujet a changé et que s'opère une transition cruciale entre le public et le privé, dès lors que le rapport entre l'individu et la société passe par la liberté et l'égalité des citoyens. Mais des idées aux faits, le temps peut s'étirer longuement. Ainsi dans la grande *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (1751-1780), la correspondance reste du domaine du négoce, et le genre épistolaire a pour références les modèles antiques. La version de l'*Encyclopédie* de 1896 sera à peine plus positive. Certes M^{me} de Sévigné et Voltaire font leur apparition dans les références, mais l'article se clôt ainsi : « Au XIX^e siècle, la presse, les journaux ont tué la correspondance. [...] comme genre littéraire, les lettres n'existent plus. »

En 1807, comme nous l'avons signalé, paraît à Paris, chez Renouard, un *Abrégé des Principes de l'Art Épistolaire* qui fait suite à un *Petit Dictionnaire des locutions vicieuses corrigées d'après l'Académie*²⁶. Ce petit ouvrage commence par une sorte de petite épître dédicatoire²⁷ :

À mes enfants,

Je vous ai toujours recommandé deux choses importantes, que je regarde comme le cachet d'une bonne éducation : la première est la pureté du langage, la seconde est l'art de bien écrire une lettre. Il est difficile que les jeunes gens qui ont ces deux talents n'en retirent pas un jour de grands avantages dans la société. Bien parler, bien écrire sont deux qualités fort rares ; trop heureux celui qui peut encore y ajouter celle de bien penser. [...]

Et il poursuit :

Voici la division de mon travail : je parle d'abord de l'importance de l'art épistolaire et de ce qui constitue en général une lettre bien faite ; je passe de là au style épistolaire ; puis j'établis les règles générales de cet art ; je traite des égards et des bienséances dans la correspondance ; le cérémonial vient ensuite ; il est suivi d'une notice sur les différentes espèces de lettres.

Après avoir précisé les « Principes de l'Art Épistolaire » :

Cet art fait ressortir le mérite, embellit jusqu'à la médiocrité et dispose favorablement en faveur de ceux qui le possèdent. Souvent il décide de la fortune ou du malheur d'un particulier,

il reprend les divisions de son travail en en faisant six sections : 1) « Le style épistolaire », 2) « Les règles générales à suivre pour se former à l'Art Épistolaire »,

26. Une édition comporte, sur la page de titre et à d'autres endroits, la mention manuscrite « Moi Philibert Guerrin de Vesoul 1808 » ; l'attribution de cet ouvrage est néanmoins controversée.

27. *Abrégé*, 1807, p. IX-XXXX.

3) « Des égards et des bienséances dans la correspondance », 4) « Du cérémonial », et 5) « Des différentes espèces de Lettres ». La sixième section est consacrée à des exemples.

Pour ce qui est du « style épistolaire », l'auteur considère qu'il relève du « genre oratoire rabaissé au simple entretien » et qu'il doit être « spontané » : la lettre étant une « conversation entre gens absents, il faut écrire comme on parle ». Mais à la différence de l'oral, l'écrit laisse « le temps de choisir et d'arranger ses idées ». Il faut donc « tâcher d'écrire un peu mieux qu'on ne parle, même quand on parle bien ». Les « styles » de la rhétorique, « simple, tempéré ou sublime », peuvent convenir à la lettre, même si le simple et naturel, « le plus difficile à posséder », est recommandé.

Nous ne résistons pas au plaisir de citer l'essentiel des « règles générales pour se former à l'Art épistolaire²⁸ » tant elles relèvent de l'art de la civilité :

Il faut distinguer les personnes auxquelles on écrit, et les sentiments qu'elles nous inspirent (qualités, liens, âge, sexe, rang, temps, lieux, circonstances).

Quand on écrit une lettre, il faut moins penser à soi qu'à la personne à qui l'on écrit, et pour plaire, s'oublier soi-même pour être tout entier aux autres, à leurs affections, à leurs plaisirs, à leurs intérêts.

[...]

Malheur à celui qui, ne se servant que des idées et des mots des autres, tue son imagination et son esprit en dédaignant de les cultiver.

Pour bien écrire et écrire avec facilité, il ne suffit pas d'avoir de l'esprit naturel, il faut encore avoir de l'instruction [...]. C'est des connaissances dans différents genres que dépend la perfection de l'Art Épistolaire.

Éviter les longueurs dans une lettre [...]. Il vaut mieux être trop court que languissant.

Lorsque ce n'est pas le sentiment qui dicte une lettre, il faut recourir à l'art, s'arrêter, considérer en gros ce qu'on veut écrire, se représenter la personne à qui l'on écrit, se monter au ton qui convient, et ensuite travailler. Chacun connaît ses forces et sent ses besoins.

Il faut avoir la plus scrupuleuse attention d'éviter de mal parler de personne dans des lettres, ou d'écrire quelque chose qui puisse compromettre ou soi ou les autres.

Les lettres les mieux écrites sont ordinairement celles dont le cœur et une entière liberté font les frais²⁹.

Viennent ensuite les considérations sur les « égards » et les « bienséances » :

On pardonne une faute de style, mais rarement un manque d'égards. [...]

L'amour-propre de ceux à qui l'on écrit se pique facilement, et sent mieux qu'on ne peut l'exprimer, quand on lui fait tort, grâce ou justice. [...]

Il y a aussi des égards dus à l'état et à la condition de ceux à qui l'on écrit. Par exemple, le sacristain de la cathédrale de Berlin ne les connaissait pas lorsqu'il écrivait au Grand Frédéric :

Sire, j'avertis votre Majesté : 1°. Qu'il manque des livres de cantiques pour la famille Royale. J'avertis votre Majesté, 2°. Qu'il manque du bois pour chauffer, comme il faut, la

28. *Abrégé*, p. 9-21.

29. À l'appui de cette affirmation, un extrait d'une lettre de M^{me} de Sévigné à sa fille, M^{me} de Grignan : « [...] je vous donne le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écritoire ; et puis le reste va comme il peut. » (*Abrégé*, p. 17)

tribune royale. J'avertis votre Majesté, 3°. Que la balustrade, qui est sur la rivière de l'église, menace ruine.

Signé : Schmidt, sacristain de la Cathédrale

Réponse de Frédéric, qui ne manquait pas d'humour :

J'avertis M. le sacristain Schmidt : 1°. Que ceux qui veulent chanter peuvent acheter des livres. J'avertis M. le sacristain Schmidt, 2°. Que ceux qui veulent se chauffer peuvent acheter du bois. J'avertis M. le sacristain Schmidt, 3°. Que la balustrade qui est sur la rivière ne le regarde point. Enfin j'avertis M. le sacristain Schmidt, 4°. Que je ne veux plus avoir de correspondance avec lui.

Signé : Frédéric II, Roi de Prusse

La totale inefficacité de la lettre du sacristain Schmidt tient à son minimalisme quant aux règles de civilité à respecter lorsque l'on s'adresse aux grands de ce monde, *a fortiori* lorsqu'il s'agit de sollicitation, de demande ou de réclamation, sans compter qu'une lettre en forme d'« avertissement » s'inscrit dans une énonciation inappropriée³⁰. L'épître en vers de Clément Marot, « Au roi, pour avoir été dérobé », qui associe habilement anecdote plaisante, situation de détresse, demande d'assistance et vœux de nouvel an, est infiniment plus performative, le roi accédant logiquement à la demande du poète, d'autant que Clément Marot utilise avec humour et virtuosité une rhétorique de la « dette » et du « prêt » : ce n'est pas un « don » qu'il demande, mais un « prêt », qu'il remboursera « (...) sans usure, il s'entend) / Quand on verra tout le monde content ; / Ou, si voulez, à payer ce sera, / Quand votre los et renom cessera. »

Pour sa part, l'auteur ajoute :

[...] les égards de respect et de considération dus à l'état et aux conditions des personnes ne peuvent se prescrire. L'art n'enseigne que les principes généraux, c'est à la raison à en faire l'application dans les différentes circonstances de la vie, qui peuvent varier à l'infini.

Ce qu'il appelle « Cérémonial », outre ses principes généraux, est l'équivalent de ce que nous appelons une charte, avec deux entrées : une charte graphique, et une charte des formules. Les principes généraux sont les suivants :

Les lettres doivent commencer et finir d'une manière aisée, sans affectation, sans fades compliments, sans expressions guindées.

Le devoir et l'honnêteté exigent que l'on réponde promptement à toutes les lettres que l'on reçoit.

La charte graphique concerne la place de la date (lieu, jour, mois, année), de la signature et des compliments, la mise en page de la lettre, les liaisons de l'adresse et de la fin de la lettre avec le corps du texte et celles des paragraphes ou des périodes, les ratures (tolérées uniquement dans une lettre familière à un ami). La charte des formules évoque les différentes manières de commencer une lettre et de la terminer, et de s'adresser à son interlocuteur (éviter l'impératif, par exemple). Le souci qui motive l'ensemble des considérations évoquées s'inscrit

30. Il s'agissait d'une anecdote assez connue des admirateurs de Frédéric II, mais que l'auteur a sortie de son contexte politique et historique pour l'utiliser à des fins de modèle et contre-modèle épistolaire.

dans un art de la civilité fondée sur des usages et des règles de politesse et de courtoisie à respecter si l'on ne veut pas froisser le destinataire de la lettre, et sur des règles générales impératives si l'on veut rendre ses courriers efficaces d'un point de vue pragmatique, ce qui est, à des degrés divers, la visée de toute lettre.

Nous avons suffisamment parlé des espèces de lettres et donné suffisamment d'exemples pour laisser de côté les deux dernières rubriques de *L'Abrégé*. Mais cet *Abrégé* est réellement digne d'intérêt, d'autant qu'en ce qui concerne la France, il précise que « la Révolution a supprimé le cérémonial qui s'observait avant 1790 » et qu'« à l'inspection d'une lettre écrite en 1793, il était facile de s'apercevoir de la confusion des états et des conditions ». Il ajoute aussitôt : « Mais depuis la fondation de l'Empire, l'ancien cérémonial est rétabli en grande partie ; et peut-être deviendra-t-on aussi pointilleux sur cet article qu'on était il y a cinquante ans. »

Ainsi Napoléon I^{er} n'a pas seulement rétabli l'esclavage mais également le « Cérémonial » appliqué à la correspondance sous l'Ancien Régime, cause probable de la disgrâce spectaculaire du maréchal Brune, qui, lorsqu'il signa le texte de l'armistice avec le roi de Suède en 1807, commit l'imprudence d'écrire « armée française » et non « armée de Sa Majesté Impériale et Royale ».

L'art de la civilité dans l'art et la pratique épistolaire est en fait soumis soit à des règles strictes, soit à des usages ou à des conventions implicites, dont les conséquences peuvent être positives ou néfastes quand elles sont ou non respectées. D'une certaine façon, le code écrit ou non écrit de la civilité dans l'épistolarité peut, selon l'expression de l'*Abrégé*, « décide(r) de la fortune ou du malheur d'un particulier » ou d'une entreprise. Si l'on en croit la multitude des modèles de lettres actuellement disponibles sur Internet pour faire face ou répondre aux situations problématiques de la vie quotidienne, dans tous les domaines, notamment en ce qui concerne les lettres de motivation pouvant accompagner un « curriculum vitae », l'art de la civilité est loin d'être passé de mode, malgré les évolutions sociales. Voltaire en son temps, avec l'ironie qui le caractérise, écrivait déjà :

César et Pompée s'appelaient dans le Sénat, César et Pompée ; mais ces gens-là ne savaient pas vivre, ils finissaient leurs lettres par « vale », « adieu ». Nous étions, nous autres, il y a soixante ans, « affectionnés serviteurs » ; nous sommes devenus depuis, « très humbles et très obéissants » ; et actuellement « nous avons l'honneur d'être... ». Je plains notre postérité ; elle ne pourra que difficilement ajouter à ces belles formules.

Heureusement il y a des cas d'espèce : ainsi dans notre héritage européen universel, nous avons une lettre, dont nous ne connaissons que le prénom de son destinataire, et dont la civilité ne peut souffrir la moindre contestation ; cette lettre est une histoire sans parole : il s'agit de l'intemporelle *Lettre à Élise* de Beethoven.

C'est à Diderot que sera laissé le soin de conclure, pour ses talents d'épistolier, pour la variété de son œuvre d'écrivain et de philosophe, et surtout pour sa très

grande ouverture d'esprit : « C'est aux autres à décider si cette espèce de poétique que vous m'avez arrachée contient quelques vues solides, ou n'est qu'un tissu de chimères³¹. »

31. Dorval dans le troisième des *Entretiens sur le Fils naturel* (*Œuvres de théâtre de M. Diderot*, 1770, p. 255).